

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 19 (1881)
Heft: 46

Artikel: Aux innocents les mains pleines
Autor: Aghonne, Mie D'
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-186599>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 14.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

seront 16 kilogrammes 440 grammes ; 400 millions, 164 kilogrammes 400 grammes ; un milliard, 1,644 kilogrammes ; aucun de nous ne pourrait donc emporter un milliard, même chargé sur une voiture.

Lo vòlet que dâi subliâ.

On monsu, tot campin, ne poivè pas tant bin sè remoâ solet et dévessâi restâ cllioulâ su sa chaula quand sè tagnâi pè l'hotô. N'avâi min dè fenna, hormi 'na vilhie cousenâire asse vilhie què la mère-grand dè Gueyaumo-Tet, et sè tagnâi on vòlet po lâi âidi à sè veti et po lo trimballâ decé, delé. Cé vòlet dévessâi ti lè dzo allâ âo bossaton traîrè dâo vin po lo dîna ; et coumeint lo monsu sè tagnâi lè pe finnès gottès dâo vegnoublio, et que cé tsanero dè vòlet n'étâi qu'on morfrelet, c'est-à-dèrè on gaillâ qu'âmè bin sè mettrè oquiè dè bon pè lo mor, lo bougro sè mette bo et bin à fifâ ti lè iadzo que lo monsu lâi baillivè la clliâ dè la câva, que cein n'allâvè pas âo vilhio, que sè mette à ronnâ dè cein que son vin ne lâi profitâvè diéro. Ne poivè pas décheindrè po surveilli lo gaillâ, kâ n'arâi pas manquâ dè rebedoulâ et dè s'einmottelâ avau lè z'égras, et po fèrè botsi cé comerce, lo vòlet fe d'obedzi dè subliâ ti lè iadzo que l'âodrâi à la câva. Cein allâ bin cauquiès dzo ; lo lulu subliâvè totè clliâo que savâi, du lo rappet, tant qu'à la retraite et mémameint clliâ dè Malbrouque ; mâ cein lâi étâi peiniblio dè ne pas poâi bâire âo glouglou cauquiès bounès z'ingozélâières avoué la botolhie à monsu ; assebin sè baillâ lo mot avoué on ami, asse route què li, que sè trovâ quie ti lè dzo âo coup dè midzo, et lè dou larrès décheindiont à la câva, iô subliâvont à tor lè z'airs dè musiqua et.... lo vin dâo vilhio.

Lo vin fela la mâiti pe rudo, mâ lo monsu ne bramâ pas mé, et l'est tot cein qu'èin faillâi à cé vaurein dè vòlet.

Aux innocents les mains pleines.

Jeanne était une jolie petite femme brune, au teint blanc, aux joues et aux lèvres roses ; elle était couturière de son état et si bonne couturière même, que, dans le quartier de Paris qu'elle habitait, il n'y avait pas ce qu'on appelle « une bonne maison bourgeoise » qui ne s'inscrivit, chez elle, à l'avance, pour l'avoir en journée.

Pourtant elle ne donnait pas son temps pour rien, la jolie Jeanne ; trois francs et nourrie, pour tirer l'aiguille de huit heures du matin à sept heures du soir, c'étaient de belles journées.

Du moins, dans son entourage, tout le monde se plaignait à le dire, et ceux chez lesquels elle allait coudre étaient absolument du même avis.

Jeanne venait d'atteindre sa vingt-cinquième année et elle était encore demoiselle.

Elle était orpheline et vivait seule, mais dans une solitude si transparente et si convenable, que chacun, dans le quartier, se plaisait à répéter :

— C'est vraiment dommage que cette jolie fille ne se marie pas, elle rendrait un homme heureux et ferait un bon ménage. Elle est vaillante et c'est une honnête fille.

La belle Jeanne avait trouvé le moyen, depuis qu'elle travaillait, et, il y avait longtemps que cela durait, car chez les pauvres les enfants commencent de bonne heure à gagner le pain qu'ils mangent. Jeanne avait trouvé le moyen de s'acheter un joli ménage, de se monter une belle garde-robe, dans laquelle rien ne manquait ; non

qu'il y eut des colifichets de luxe, des choses inutiles et d'apparat ; non, elle avait de jolies robes de percale, pour l'été ; des vêtements de laine, bien chauds et bien souples, pour l'hiver, de bon linge pour toutes les saisons, ce qui n'empêchait pas la brave fille d'avoir encore, dans un tiroir de sa commode de noyer, un livret de la caisse d'épargne, à laquelle elle allait, chaque mois, confier les modestes économies qu'elle avait pu faire.

Si Jeanne ne s'était pas mariée, il ne fallait point en accuser les garçons du quartier ; plusieurs lui avaient fait la cour et on lui avait demandé, en riant, si elle avait juré de coiffer sainte Catherine ?

— A coup sûr, non, répondait-elle en montrant toutes ses belles dents, dans un jeune et franc sourire, je n'ai rien juré du tout, mais je ne suis pas pressée de prendre un homme ; j'attends pour celà, d'avoir rencontré celui que je dois aimer toute ma vie, et qui devra me le rendre, tout le temps qu'il sera de ce monde.

Les vieilles femmes du quartier souriaient, à part elles, en entendant cette jeunesse qui rêvait l'impossible : — un amour de durée — et elles la laissaient dire.

Les jeunes gens ne se démontaient point pour une prétention semblable, ils n'en continuaient pas moins à poursuivre la jolie couturière de leurs sourires, de leurs attentions et de leurs demandes.

Mais Jeanne ne se décidait point.

On dit que, dans son existence, chaque femme rencontre une mauvaise heure ; celle de Jeanne vint à sonner, comme celle de toutes les autres.

Jeanne habitait le quartier de la Villette. Dans une forge voisine, il y avait, à titre d'ouvrier, un beau garçon de vingt-huit à trente ans, rude à la besogne, un bon compagnon que ses camarades accusaient pourtant d'aimer un peu trop la dive bouteille.

Simon était un excellent ouvrier, gagnant de grosses journées, bûchant dur et ne manquant jamais d'aller à son atelier, tant qu'il y avait de la besogne.

— Mais, par exemple, disaient toujours les bons petits camarades, pour le moins aussi fidèlement assidu au cabaret qu'à la forge.

Jeanne n'avait pas été insensible, aux environs de ses vingt-cinq ans, aux ceillades que le jeune homme lui lançait lorsqu'il la rencontrait dans la rue ; elle était flattée aussi de le voir venir à elle, la casquette à la main, lui demander respectueusement de ses nouvelles, en même temps que la permission de l'accompagner, un bout de chemin.

Enfin la mauvaise heure de Jeanne avait sonné, et le beau forgeron s'était si bien emparé de son esprit et de son cœur que, par un beau jour du mois de novembre, alors que le feuilles des arbres jonchaient, comme des lames d'or bruni, le sable des allées, des boulevards excentriques, Simon et Jeanne, accompagnés de quelques amis, qui leur servaient de témoins, s'en allaient, à la mairie et de là à l'église, dont Jeanne revint M^{me} Simon, au grand contentement de son jeune mari.

— Enfin lui dirent les témoins, en se mettant à table dans le modeste restaurant où se faisait la noce, la belle Jeanne a donc consenti à quitter son chapeau de demoiselle ; sainte Catherine doit enrager là-haut, car Simon vient de lui enlever une de ses plus jolies demoiselles d'honneur.

Simon avait cet esprit des ouvriers de Paris, qui ont toujours la réplique prompte et vive ; aussi s'empressait-il de prendre la parole, pour tirer sa jeune femme d'embarras.

— Ce n'est point, dit-il, que ma Jeannette ait eu l'envie de prendre un homme ; ce qu'elle en a fait c'est par économie : voilà l'hiver et les mauvais temps qui nous talonnent ; en logeant dans la même chambre, avec l'autorisation de Monsieur le Maire et la permission de Monsieur le Curé, nous n'allumerons qu'un seul feu, et nous ne brûlerons qu'une seule chandelle ; cela nous permettra de faire des économies.

— A coup sûr, répondit la jeune femme, en serrant tendrement la main de son mari, ce n'est point pour autre chose que nous faisons la noce, et ses yeux, de même que son sourire, un peu troublés, démentaient hardiment ses paroles.

Le repas fut gai, quoique les convives fussent peu nombreux; dame!... cela se comprend, quand on se met en ménage il ne faut pas commencer par faire de si grosses dépenses que, dans la suite, on en doive pâtir.

Simon avait gaiement abandonné son garni pour aller prendre la place enviée du mari, dans le ménage de sa petite femme, qui, pour la circonstance, avait cru devoir faire un peu de coquetterie, aussi bien pour son modeste logis que pour elle-même.

Elle avait acheté de jolies pantoufles, à l'intention de Simon, de bonne grosse flanelle rouge, bien solide, dans laquelle elle avait taillé, elle-même, et cousu de ses mains habiles, un chaud veston d'intérieur, pour le cher mari.

Comme à dater de ce jour ils devaient l'un et l'autre prendre leurs repas ensemble, chez eux, elle avait aussi monté leur ménage de bonnes nappes, toutes rousses encore, et de solides serviettes qu'elle irait elle-même laver, le dimanche matin, au bateau, pour les faire durer plus longtemps.

Simon fumait, elle avait acheté, pour mettre son tabac, un pot de grès qui représentait une tête de chien; le chien, n'était-ce pas encore l'emblème de l'affection et de la fidélité.

Enfin elle avait fait, avec habileté et discernement, toutes sortes de petites dépenses, pour rendre l'intérieur agréable et charmant et elle était très fière, Jeanette, ainsi que l'appelait son jeune mari, à pleines lèvres heureuses, très fière vraiment de pouvoir recevoir son petit homme dans un ménage où tout représentait son travail, son activité, son savoir-faire et son économie.

Ce soir-là, Simon avait peut-être bien bu un peu plus que de raison; pas beaucoup pourtant, mais Jeanne l'excusait; — On ne se marie pas tous les jours!...

(A suivre.)

A propos d'une peinture, reproduisant un des épisodes de la bataille de Morat, et présentée dernièrement à la Société cantonale d'Histoire, à Fribourg, une discussion assez intéressante s'est engagée sur la bannière fédérale, dont l'introduction dans les armées suisses, paraît-il, est assez récente. Nous n'avons eu, pendant une longue série de siècles, que des bannières et des contingents cantonaux. Nos ancêtres portaient cependant, sur leurs drapeaux et sur leurs vêtements militaires, une petite croix blanche qui leur servait de signe de ralliement en temps de guerre. C'est ce signe qui, adopté plus tard dans les écoles militaires de Thoune, est devenu, grâce surtout à l'influence du général Dufour, l'étendard central autour duquel flottent nos 22 bannières cantonales.

Nous recommandons à nos lecteurs et surtout à nos lectrices, la séance littéraire que donnera M. Grandmougin, lundi 14 courant à 5 heures, dans la salle des concerts du Casino-Théâtre. Le talent de ce jeune poète est digne du bon accueil du public auprès duquel il se présente. Tout ce que nous avons lu de lui, nous permet d'assurer à ses auditeurs qu'ils ne seront pas déçus.

Distraction.

Un monsieur et une dame de notre connaissance allaient, l'autre soir, au théâtre. A peine avaient-

ils quitté le seuil de la maison que la dame s'écrie: Ah! j'ai oublié mon éventail! attends-moi un instant. Elle remonte rapidement l'escalier, cherche à tâtons dans la chambre à coucher et revient tout essoufflée, en mettant ses gants. Arrivés au théâtre, ils prennent place au pourtour de côté, madame achève de se ganter, s'arrange sur son banc, laisse échapper un soupir de satisfaction et saisit son éventail qu'elle tient sous le bras. O déception! ô, rires des voisins! Madame avait pris par mégarde, le cuir à repasser les rasoirs de son mari, au lieu de son éventail!... Que faire en pareille occurrence? hélas, prendre la chose du bon côté et rire avec ceux qui rient.

Un monsieur fort spirituel avait été invité à dîner chez des enrichis. Table somptueuse, cuisine irréprochable, vins exquis. Quant aux convives, tous d'une bêtise idéale et solennelle.

— Eh bien, as-tu été content de ta soirée? lui demande, le lendemain, un de ses amis.

— Heu! heu! je n'ai pas trop à me plaindre. Mais, sans moi, je me serais diablement embêté.

Le Cortège de bienfaisance venait d'arriver sur la Riponne. Une vieille dame parcourt cette place d'un air effaré.

— Vous semblez avoir perdu quelque chose, Madame, lui demande poliment un des membres du Comité d'organisation.

— Hélas, oui, monsieur; ma fille que j'ai égarée dans la foule.

— Ah! c'est fâcheux! Et comment est-elle mademoiselle votre fille?

— Trente-huit ans, une robe marron et des lunettes.

— Le Monsieur, avec un sourire:

— Tranquillisez-vous, Madame, vous la retrouverez.

Un jeune homme, employé dans une grande fabrique de chemises, emballait des faux-cols. Tout à coup il laisse tomber dessus sa plume pleine d'encre et en tache trois ou quatre.

Que faire?

L'employé n'est pas embarrassé. Il prend la lettre d'envoi et ajoute ce *post-scriptum*:

« Il y a quelques cols tachés, mais ce n'est pas de notre faute, l'accident est arrivé en route. »

THÉÂTRE

Demain, 13 novembre, à 7^{3/4} heures,

MADemoiselle DE LA FAILLE

Drame en 5 actes

Admission des billets du dimanche.

L. MONNET

IMPRIMERIE HOWARD GULLLOUD & C^{ie}